

# Trois histoires

ADELHEID DUVANEL

## Le Peigne

À un vernissage dans la meilleure galerie de la ville, Wendelin le pickpocket serre la main de sa fille, Fifi, qu'il n'a plus vue depuis deux ans, et dit: «Je ne te sens pas.» Il porte une chemise noire et un pantalon blanc, et il est aussi maigre qu'il l'a toujours été; son large front luit sous les lampes. Sa fille ne le lâche pas d'une semelle, et même plus tard au restaurant, elle est assise à côté de lui. Wendelin désigne sur le mur les dindes en peinture; est-ce que leurs ailes ne sont pas trop petites pour ces corps lourds, ces ventres enflés? Le butin du vernissage n'est pas fameux: un porte-monnaie, pas bien rempli. Ils quittent le restaurant et montent dans le tram. À un moment, Fifi est prise d'une quinte de toux, et Wendelin, qui est assis en face d'elle, sent sur sa main le chatouillis d'une mouche: il a l'impression qu'elle lui a craché dessus en toussant.

Dans le salon, Fifi se blottit sous une longue couverture en laine brune du Pakistan qui pend à un cintre, tout seul sur le mur blanc. Du fond de son fauteuil à bascule, Wendelin déclare: «Je ne suis pas un singe parmi les singes, mais un caméléon qui s'adapte à la couleur des singes.» Le rouge à lèvres de Fifi marque le filtre de la cigarette qu'il a roulée pour elle. Le filtre est un petit bout de carton déchiré. Elle sait inhaler depuis peu, et elle se dit que c'est comme faire un grand soupir quand on est gêné. Elle se lève, fixe de ses yeux ronds son reflet dans le miroir du couloir et murmure: «Mon Dieu, ce que j'ai l'air vieille.» Elle a seize ans. Il lui sert du vin; plus tard, il réchauffe une boîte de minestrone, et ils mangent dans la cuisine. Il fixe ses vieilles paumes et distingue très nettement les veines bleues, comme autant de chemins dessinés: l'espace d'un instant, ses mains deviennent toutes bleues. Fifi raconte que le matin, elle commence par ouvrir les rideaux: une fois qu'elle a vu le jour, sa journée peut commencer.

La santé de Wendelin est fragile; ce n'est pas toujours la même souffrance qui le traverse: des maladies diverses se déclarent, se tiennent pour ainsi dire la porte. Tout son corps s'enflamme, membre après membre; il ne peut pas y faire grand-chose. Il achète des médicaments dans différentes pharmacies – il se rend rarement dans la même pharmacie – et boit de la camomille. À sa fille, il tait ses maladies. D'un coup, elle se lève, murmure: «Maman m'attend», embrasse son père sur la joue et s'en va. À son passage, avant qu'elle ne franchisse le seuil et disparaisse, il attrape habilement dans la poche de son jeans un peigne et, tandis qu'elle dégringole les escaliers, le tient devant ses petits yeux qui soudain étincellent derrière les verres de ses lunettes.

## Eleonor entre dans la pièce

«Mets ton bureau sous la fenêtre, tu as besoin de lumière pour écrire», a dit la mère d'Anton, mais Anton préfère la lumière artificielle. Il est écrivain. Sur son bureau, une feuille où l'on peut lire: «Eleonor entre dans la pièce.» Voilà des jours que cette phrase est là. Chaque matin au réveil, Anton pense: «Eleonor entre dans la pièce.» Désespérément, il fixe un point devant lui, vérifie que sa voix ne s'est pas enrouée pendant la nuit, se redresse dans son lit et regarde par la fenêtre. La ville est toujours recouverte de fins lambeaux de neige. Des mottes glacées, brun-gris, amoncelées le long des trottoirs. Le cinquième jour, Anton écrit: «Eleonor porte un manteau de fourrure et des gants rouge sang.» Le sixième jour, il note: «Elle retire sa fourrure, la jette au sol, s'assied sur une chaise et s'exclame: «À moi! À l'aide!» Le septième jour, il neige: la mère d'Anton apporte un kilo de pommes et un kilo d'oranges. Elle dépose une orange et une pomme sur une assiette qu'elle place sur le bureau; à la cuisine, elle met le reste des fruits dans un saladier. Anton fait la moue, il fixe sa feuille de papier et ne répond

pas aux questions de sa mère. Celle-ci range trois chemises, lavées et repassées par ses soins, dans l'armoire. Elle dépose un baiser sur le début de calvitie d'Anton et s'en va.

## Le Renard

La maison n'a ni cave, ni grenier; on dirait une cabine d'essayage. Toutes les maisons se ressemblent dans ce lotissement à l'orée du bois. Dans celle-ci vit une femme qui jamais ne touche sa fille, jamais ne l'embrasse. Une nuit, l'enfant rêve que des femmes vêtues de noir la jettent au sol et la clouent à une croix posée à côté de son lit; elle se réveille en criant. À partir de ce moment, les choses qui l'entourent lui échappent; on pourrait dire qu'elle n'est plus jamais tout à fait réveillée.

Le jeune homme monte dans le train et s'en va dans cette région où poussent des lotissements à l'orée des bois. Tandis que son train file, que défilent champs, villas et routes dans un souffle contraire, un éclair blanc zèbre le ciel sombre. Le tonnerre gronde et c'est comme si des milliers de fenêtres explosaient en même temps. La grêle tambourine contre la vitre du wagon; des dés à jouer, pas moins gros. Le train traverse l'orage et poursuit à travers un adorable paysage englobé sous une couche de verre laiteux; le voilà qui touche au but, s'arrête; le jeune homme descend.

Il trouve la maison qui ressemble à une cabine d'essayage. La jeune fille, farouche, est assise devant, sur le rebord d'un bac à sable; de la pointe d'un bâton, elle pique le sable mouillé, y trace des lignes, y creuse des trous. La mère aperçoit le jeune homme par la fenêtre et tourne la clé dans la serrure. Mais il ne sonne pas à la porte, il reste devant et tente d'engager la conversation.

«Tu es un étranger», dit la jeune fille qui ne dit pourtant jamais rien. «Je ne parle pas aux étrangers; ils ne me comprennent pas. Ma réalité n'est pas leur réalité.» – «L'étranger qu'on connaît depuis longtemps devient familier», rétorque le jeune homme. Il trouve la jeune fille très belle; de la beauté sombre d'un grand sapin. «Je suis une poupée, déclare-t-elle, ma mère m'a mis de jolis vêtements.»

La mère appelle sa fille, lui ordonne de rentrer, mais celle-ci n'entend pas. La mère ferme la fenêtre. Le jeune homme attrape la main de la jeune fille, elle la retire violemment. Plus tard, quand elle aura appris à parler sans efforts, à rire et à pleurer, elle racontera qu'elle avait eu alors la sensation d'être propulsée contre la façade de la maison et d'y rester collée, comme un moustique. «Viens», dit le jeune homme. Il se détourne et s'en va lentement; elle le suit. Dans la forêt, les arbres tendent leurs branches minces dans leur direction, comme des antennes, des voiles de soleil frémissent, des oiseaux jubilent d'une petite voix.

L'homme et la jeune fille demeurent dans la forêt parce qu'ils ne trouvent plus la sortie. Un renard leur apporte de belles poules grasses. Bientôt, la jeune fille parle la langue du renard, le jeune homme, lui, ne l'apprend pas. Un soir – le brouillard volette tel un souffle de nuage entre les cimes –, la jeune fille dit au jeune homme: «Je suis la planète Terre. En moi bouillonne le feu et ma croûte est déchirée. C'est une grande faille béante comme s'il y avait eu un tremblement de terre.» Le jeune homme, qui s'était réjoui de l'ouverture et de la compréhension toujours plus grandes témoignées par la jeune fille, prend soudain peur. «Tout ce que j'entends, tout ce que je vois, tombe dans cette faille, tombe dans des profondeurs qui me sont hors d'atteinte, poursuit-elle. Il n'y a plus qu'au renard que je peux me confier, car sa langue est celle de mon être le plus intime. Mon ami, c'est le renard.» Le jeune homme est désespéré, de ses bras il tente d'envelopper la jeune fille, mais elle le repousse. Alors, il s'éloigne d'elle; dans le cœur, une pierre lourde et anguleuse. Certains soirs, le soleil pend comme une figue de barbarie accrochée aux branches piquantes d'un arbre noir.

Textes choisis et traduits de l'allemand par Camille Luscher, tirés du recueil Anna und Ich, Darmstadt / Neuwied, Luchterhand, 1985.

## biblio

### Beim Hute meiner Mutter

Postface de Peter von Matt, Zurich, Nagel & Kimche, 2004.

### Der letzte Frühlingstag

Edité par Klaus Siblewski, avec une postface de Peter von Matt, Munich, Luchterhand, 1997.

### Die Brieffreundin

Munich, Luchterhand, 1995.

### Das Brillenmuseum

Darmstadt / Neuwied, Luchterhand, 1982.

### Windgeschichten

Darmstadt / Neuwied, Luchterhand, 1980.

### Wände, dünn wie Haut

Avec 9 dessins de Joseph Duvanel, Bâle, Gute Schriften, 1979.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) et [www.chlitterature.ch](http://www.chlitterature.ch). Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de la Fondation Cèrtli, de l'Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.



PHOTO DR

## bio

**L'AUTEURE** En 1996, Adelheid Duvanel est retrouvée inanimée dans la forêt. Elle a 60 ans. Cette étrange mort n'est pas le seul aspect qui rapproche l'auteure d'origine bâloise de Robert Walser, écrivain des formes brèves et des existences dans la marge. Elle compose des proses miniatures, retraçant en quelques pages des existences fêlées, des destins avortés. Un prénom, un intérieur, le récit concis d'une enfance difficile, d'une situation désespérée: ses personnages sont des êtres décalés et isolés. Brièvement surgit l'espoir d'un contact établi, l'étincelle d'une relation, mais déjà les illusions volent en éclat et la solitude reprend la main. Après une formation à l'école des arts appliqués et un apprentissage de designer textile, Adelheid Duvanel a été employée de bureau et a travaillé pour un institut de sondage. Elle dessine et peint, puis commence à écrire et publie d'abord dans la rubrique culturelle d'un grand quotidien sous le pseudonyme de Judith Januar. Ses recueils de textes courts lui valent honneurs et reconnaissance (Prix de littérature de Kranichstein en 1984 et Prix littéraire de Bâle en 1987). Deux volumes paraissent encore à titre posthume, mais trop vite ses écrits retombent dans l'oubli. CLR

**LA TRADUCTRICE** Camille Luscher, née en 1987 à Genève, traduit de l'allemand en français, principalement des auteurs suisses (Max Frisch, Eleonore Frey, Arno Camenisch). En 2012, sa traduction de *Derrière la gare* d'Arno Camenisch (Ed. d'en bas) est distinguée par le prix Terra Nova de la Fondation Schiller. En parallèle de son activité indépendante, elle participe à l'élaboration des Rencontres de Bienne et travaille au Centre de traduction littéraire de l'université de Lausanne. Elle évoque sa traduction d'Adelheid Duvanel dans un texte à découvrir sur [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH)